
FACTORY 20

4 JOURS POUR DÉCOUVRIR LES PROJETS DE COMPAGNIES ET ARTISTES ÉMERGENTS

DOSSIER DE PRESSE

Durant quatre jours, des spectacles fraîchement terminés ou en cours de gestation sont présentés à un public amateur de découverte.

Cowboy ou retraité, tout le monde a une histoire

« Bruits d'eaux »

Ils ont quitté leur pays pour un ailleurs meilleur... et ils ont chaviré. À cent mètres des côtes ou en pleine mer, abandonnés de tous, oubliés de tous... sauf d'un personnage sans nom, travaillant pour le ministre des enfers, qui tente de faire le relevé des morts peuplant le fond des mers. Et de nous raconter leur histoire.

Dans un mélange de fureur et d'exaspération, Hugo Pereira de Castro interprète magistralement ce texte de Marco Martinelli mis en scène avec Martine De Michele. Il s'énervait constamment... mais raconte l'histoire de chacun des numéros qu'il a réussi à déchiffrer. Comme s'il avait vécu leurs périples, leurs rêves, leurs tourments, leur mort. Vous-souf, la grande gueule qui pilotait sur la lagune le petit bateau de son patron. Les occupants d'un bateau de pêche laminés par l'hélice d'un navire. Jasmine, la Nigérienne qui a tout subi avant même d'embarquer. Entre réalisme et onirisme, ces *Bruits d'eaux* font remonter du fond des océans des milliers de vies et de rêves oubliés. J.-M.W.

Vendredi 6 mars à 19 h et samedi 7 mars à 20h30

« Cowboy »

Quatre cowboys d'opérette dans un désert jonché d'écorces de cacahuètes : avec « Cowboy », Delphine De Baere et ses complices nous entraînent dans un univers absurde où chacun tente de trouver un sens à sa présence en ce monde.

Un cowboy à l'épouvantable accent américain, un virago s'agitant en tout sens, un macho de western spaghetti et un cadavre qui se relève pour engueuler copieusement ses camarades, infoutus de faire leur job correctement.

Apparemment, l'homme est l'auteur de cette histoire. Mais voici qu'un des autres, n'y tenant plus, lui balance qu'il écrit mal ! Drame !

L'homme est très sensible et doit être consolé par ses comparses... Au bout de quelques minutes, on accepte ou on rejette en bloc cet univers délirant où tout vient se mélanger : gosses à vous fendre le cœur, digression sur l'art de la métaphore, mythe de la... Taverne, hip-hop, Maréchal Pétaïn...

Une version rétro-contemporaine (entre western et théâtre dans le théâtre) d'un Beckett au pays de John Wayne qu'on aurait pu simplement baptiser *En attendant Django* ! J.-M.W.

« Home » Tous les vieux sont d'anciens jeunes

JEAN-MARIE WYNANTS

Quoi de plus passionnant qu'une véritable découverte ? Un moment où, pénétrant dans une salle, on ignore totalement ce qui nous y attend ? C'est ce que propose actuellement, le festival Factory mis sur pied par le Festival de Liège et La Chaufferie-Acte 1, au Manège Fonck à Liège.

Dédié aux compagnies et artistes émergents, Factory propose des spectacles terminés (lire ci-contre) et d'autres, en cours de création, livrant à un public avide de découvertes quelques bribes de ce qu'ils seront demain.

Dans cette dernière catégorie, on peut découvrir les choses les plus diverses. *Avez-vous intégré le principe de réussite* mêle vidéo, marionnettes et jeu d'actrices avec les excellentes Audrey Dero, Sandrine Hooge et Catherine Mestousis. Isabelle Darras y explore ce monde dans lequel chacun est sommé de trouver sa place et d'oublier ses rêves d'enfants pour se conformer aux supposés besoins de la société. En une vingtaine de minutes, la petite équipe livre quelques pistes réjouissantes dont une interview de gamine qui dérape subitement et un rendez-vous dans une sorte de pôle emploi qui sent le vécu, nappé d'une solide dose d'humour noir. Prometteur. (vendredi 6 à 20 h).

Dans un tout autre style, *Continent Noir*, conçu, écrit et interprété par Sarah Espour se situe à la lisière du théâtre et du concert. La jeune interprète, accompagnée de deux musiciens, possède une voix qui porte remarquablement les titres chantés mais ceux-ci doivent encore trouver leur interaction naturelle avec les parties théâtrales où se dessine une relation au sexe ambiguë, qui intrigue et interroge. (Vendredi 6 à 20 h 30 et samedi 7 à 19 h).

Le fond et la forme

Deux autres propositions sont encore clairement au stade de la réflexion. *Tu seras un homme mon fils*, d'Emmanuel De Candido, entend évoquer la relation entre le jeune comédien et un père qu'il a peu connu mais dont la vie fut tout sauf un long fleuve tranquille. Pas de spectacle encore mais une présentation de ce que celui-ci pourrait devenir. Et le moins qu'on puisse dire c'est que le narrateur, avec humour et sens du récit, sait captiver son public et donner terriblement envie de découvrir le produit fini. (Vendredi 6 à 17 h et samedi 7 à 15 h 30).

Quant à *Le Site*, de Nicolas Mouzet Tagawa, c'est à la fois la proposition la plus obscure à ce jour... et la présentation la plus passionnante par un jeune homme véritablement habité par son sujet, expliquant remarquablement la genèse de celui-ci, son propre parcours plutôt inhabituel, sa manière de travailler et l'utilisation d'une maquette figurant le futur décor qui est littéralement un acteur à part entière du projet. Une présentation captivante alliant expérience vécue, érudition, clarté du propos et références pertinentes sur la question de la parole dont ces deux perles : « Pourquoi faut-il que la parole appartienne à quelqu'un même si ce quelqu'un la prend ? » (Fernand Deligny) et « La forme c'est le fond qui remonte à la surface » (Victor Hugo). Autant dire qu'on a déjà très, très envie de découvrir le résultat de cette recherche au long cours.

Une fois aboutis, la plupart de ses projets, tout comme les spectacles déjà créés (*Carnage*, *Home*, *Cowboy*, *Je suis une histoire*, *Bruits d'eaux*) sont attendus durant la saison 20-21 sur diverses scènes : Maison de la culture de Tournai, L'Ancre à Charleroi, Mars-Mons Arts de la Scène, Festival de Liège, Manège Fonck, Théâtre National, etc.

Factory, jusqu'au samedi 7 mars au Manège Fonck à Liège, www.festivaldeliege.be

J.-M.W.

Que nous raconte la vie d'un homme pour personnes âgées ? Peu de chose très souvent car on ne fait qu'y passer en évitant de s'y attarder. Magrit Coulon a choisi, au contraire, d'y passer de longues heures à l'écoute des pensionnaires. Et du silence lié au temps qui passe inexorablement.

Sol blanc, tenture blanche bouchant la vue vers l'extérieur, table blanche... Au milieu de cet univers aseptisé, un homme et deux femmes. Gestes lents, hésitants, mimiques qui semblent chercher ce qu'elles pourraient bien signifier. Petits gestes d'un quotidien qui s'étire au rythme lancinant de l'horloge dont les spectateurs entendent le tic-tac régulier et peuvent suivre la lente progression des aiguilles.

Inspiré par un long travail de recherche et de rencontres avec les pensionnaires de la résidence Malibrans à Bruxelles, ce spectacle ne manque pas d'audace. Durant 1 h 30, il met le public face à un univers où il ne se passe quasiment rien, où le temps s'égrène à petit pas. L'homme planté devant un rideau blanc semble observer une scène extérieure dont nous ne savons rien et que lui-même ne voit sans doute pas, perdu dans ses pensées. Une des deux femmes est assise à la table au centre de l'espace, le visage s'animent parfois de quelques

grimaces, les mains se déplaçant lentement, sans but. La deuxième arrive à petits pas, appuyée à son déambulateur, traversant tout l'espace pour aller s'affaler dans un fauteuil... Le silence règne, à la fois pesant et étonnamment présent. Il est si rare de voir sur scène trois personnages qui n'enchaînent pas les répliques dans d'inévitables joutes verbales.

Le temps et le silence

Parfois, ce silence se brise. La voix du vieil homme s'élève : toussotements, bribes de phrase sans importance, parfois sans queue ni tête. Chaque membre du trio s'exprime à l'un ou l'autre moment. Parfois pour un court ping-pong verbal tournant très vite au dialogue de sourds. Mêmes questions, mêmes réflexions, mêmes réminiscences du passé qui surgissent tout à coup sans raison : « Et tousser, et tousser, et tousser... », « La maison est vendue », « C'est pas chez moi ici. On est passé par ici parce qu'on est passé par ici »...

Ces mots ne sont pas ceux de la metteuse en scène mais ceux des pensionnaires de la résidence Malibrans, enregistrés sur place. Ce sont leurs voix que

Trois existences qui se côtoient dans un monde qui s'effrite de plus en plus au rythme du lent tic-tac de l'horloge.

© DOMINIQUE HOUCMANT

l'on entend comme si elles sortaient de la bouche des trois comédiens se livrant à un époustouflant exercice de play-back. Car c'est bien là qu'est la force, l'audace et la totale réussite de ce spectacle. Les trois vieillards sont interprétés par Tom Geels, Carole Adolff et Anaïs Aouat. Trois jeunes gens n'utilisant ni maquillage, ni perruque ni aucun artifice de vieillissement. Ils se contentent d'adopter les postures physiques de leurs modèles, la lenteur des gestes, les regards perdus, les longs moments figés, les sourires qui renaissent parfois pour disparaître dans les limbes des souvenirs. Entre réflexions hilarantes et moments bouleversants.

Entre deux scènes, deux d'entre eux (en alternance) redeviennent eux-mêmes d'un seul coup, déplacent le décor, rendant celui-ci de plus en plus délabré à l'instar de ces vies qui s'effondrent petit à petit. Puis, à l'unisson, leurs jeunes corps plein d'allant se figent, se ploient et redeviennent vieillards. Nous rappelant magistralement que chacun de celles et ceux qui sont là, oubliés de tous et parfois d'eux-mêmes, dans ces homes et autres résidences, ont été ces jeunes gens dont les rêves et les souvenirs resurgissent ça et là dans le lent écoulement de leurs dernières années.

Vendredi 6 mars à 20 h et samedi 7 mars à 20 h 30



« Je suis une histoire »... comme chacun de nous

Tout le monde a déjà poussé la porte du Lautrec. Il s'appelle le Gambrinus, le Café du Peuple, Chez Jojo ou le Pub mais il aurait pu s'appeler le Lautrec. Il est situé dans un village où tous les autres cafés ont disparu, les uns après les autres. Où l'avenir lui-même a disparu avec les rêves évanouis et où il ne reste que du gris, dans le ciel, sur les murs, dans les âmes.

On y trouve la même serveuse qui a rêvé d'aventures lointaines et se retrouve à fricoter avec Marai, l'ancien souffredouleur du village, devenu la petite frappe du coin... en attendant le grand départ. On y croise Jeannot, le philosophe de comptoir qui a bourlingué dans le monde entier. En tout cas, c'est ce qu'on raconte. Depuis, on le retrouve chaque jour sur le même tabouret. Parfois, il lance : « Allez, mets un verre pour la route ! » Mais il ne part jamais.

Ceux qui sont partis

Il y a aussi Dany qui, lui, est parti. Aux États-Unis. Depuis, on l'appelle l'Américain et tout le monde est sous le charme quand il repasse au village. Et puis il y a ceux dont on se souvient : Lisette l'épicière, chez qui tout le monde allait acheter des tonnes de friandises pour entretenir ses caries. Patrick, le champion de billes, qui le jour où son adversaire croyait pouvoir enfin le battre dans la cour de récré ne s'est pas montré. On ne l'a jamais revu. Une histoire de papier pas en règle. Patrick avait été renvoyé en Afrique.

Assunta, elle, n'a plus bougé du village depuis le jour où elle est arrivée de son Italie natale. Mais tous les dimanches, elle s'installe dans un fauteuil et écoute la cassette sur laquelle elle a enregistré les cloches de l'église de son village natal...

Avec deux sièges et un lampadaire, Anthony Foladore raconte simplement toutes ces histoires, si vraies, si justes qu'on a l'impression d'avoir tous passé d'innombrables soirées au Lautrec, d'avoir bu un verre avec Jeannot, d'avoir un peu dragué la serveuse, d'avoir parlé du Grand Canyon ou de New York avec Dany et d'avoir senti un petit pincement au cœur quand Lisette (la nôtre s'appelait Madame Lambion) a dû fermer son épicerie.

En toute sobriété, porté par les variations musicales de son complice Simon Fransquet et ce chant italien qu'il fredonne à plusieurs reprises, Anthony Foladore nous rappelle qu'il est une histoire, que nous sommes tous une histoire. J.-M.W.

A la Maison de la culture de Tournai et à l'Ancre à Charleroi durant la saison 20-21

«HOME»: TOUS LES VIEUX SONT D'ANCIENS JEUNES



« Home ». - M. Briand

que passer et où les pensionnaires se succèdent au rythme des maladies et des décès. Sol blanc, tenture blanche bouchant la vue vers l'extérieur, table blanche... Au milieu de cet univers aseptisé, un homme et deux femmes. Gestes lents, hésitants, mimiques qui semblent chercher ce qu'elles pourraient bien signifier. Petits gestes d'un quotidien qui s'étire sans fin au rythme lancinant de l'horloge accrochée au mur du fond et dont les spectateurs entendent le tic-tac régulier et peuvent suivre la lente progression des aiguilles.

LE TEMPS ET LE SILENCE

Inspiré par un long travail de recherche et de rencontres avec les pensionnaires de la résidence Malibrans à Bruxelles, ce spectacle de Magrit Coulon ne manque pas d'audace. Durant 1h30, il met le public face à un univers où il ne se passe quasiment rien, où le temps s'égrène à petit pas. L'homme planté devant un rideau blanc semble observer une scène extérieure dont nous ne savons rien et que lui-même ne voit sans doute pas, perdu dans ses pensées. Une des deux femmes est assise à la table au centre de l'espace, le visage s'animant parfois de quelques grimaces, les mains se déplaçant lentement, sans but. La deuxième arrive à petit pas, appuyée à son déambulateur, traversant tout l'espace pour aller s'affaler dans un fauteuil... Le silence règne, à la fois pesant et étonnamment présent. Il est si rare de voir sur scène trois personnages qui n'enchaînent pas les répliques dans d'inévitables joutes verbales.

DES MOTS VRAIS PASSANT PAR D'AUTRES CORPS

Parfois, ce silence se brise. La voix du vieil homme s'élève : toussotements, bribes de phrase sans importance, parfois sans queue ni tête. Chaque membre du trio s'exprime à l'un ou l'autre moment. Parfois pour un court ping-pong verbal tournant très vite au dialogue de sourd. Aussitôt dit, les mots sont oubliés, répétés à nouveau. Mêmes questions, mêmes réflexions, mêmes réminiscences du passé qui surgissent tout à coup sans raison : « Et tousser, et tousser, et tousser... », « La maison est vendue », « C'est pas chez moi ici. On est passé par ici parce qu'on est passé par ici »...

Ces mots ne sont pas ceux de la metteuse en scène mais ceux des pensionnaires de la résidence Malibrans, enregistrés sur place. Ce sont leurs voix que l'on entend comme si elles sortaient de la bouche des trois comédiens se livrant à un époustouflant exercice de play-back. Car c'est bien là qu'est la force, l'audace et la totale réussite de ce spectacle. Les trois vieillards sont interprétés par Tom Geels, Carole Adolff et Anaïs Aouat. Trois jeunes gens n'utilisant ni maquillage, ni perruque ni aucun artifice de vieillissement. Ils se contentent d'adopter les postures physiques de leurs modèles, la lenteur des gestes, les regards perdus, les longs moments figés, les sourires qui renaissent parfois pour disparaître dans les limbes des souvenirs. Entre réflexions hilarantes et moments bouleversants.

Entre deux scènes, deux d'entre eux (en alternance), redeviennent eux-mêmes d'un seul coup, déplacent le décor, rendant celui-ci de plus en plus délabré à l'instar de ces vies qui s'effondrent petit à petit. Puis, à l'unisson, leurs jeunes corps plein d'allant se figent, se ploient et redeviennent vieillards. Nous rappelant magistralement que chacun de celles et ceux qui sont là, oubliés de tous et parfois d'eux-mêmes, dans ces homes et autres résidences, ont été ces jeunes gens dont les rêves et les souvenirs resurgissent çà et là dans le lent écoulement de leurs dernières années.

Dans une résidence pour personnes âgées, un homme et deux femmes se côtoient sans vraiment se voir tandis que le temps passe lentement, inexorablement, en silence. Audacieux, drôle, émouvant, le projet de Magrit Coulon est un petit bijou.

Trois existences qui se côtoient mais où chacun reste dans son monde.

Que nous raconte la vie d'un home pour personnes âgées ? Peu de chose très souvent car on ne fait qu'y passer en évitant de s'y attarder. Magrit Coulon a choisi, au contraire, d'y passer de longues heures à l'écoute des pensionnaires. Et du silence lié au temps qui passe inexorablement.

Blanc, évidemment. Blanc comme les hôpitaux, les homes, ces lieux impersonnels où l'on ne fait

«BRUITS D'EAUX»: A LA MEMOIRE DE TOUS CEUX QUI PEUPLENT LE FOND DES MERS



« Bruits d'eaux » - Dominique Houcmant

Ils ont quitté leur pays pour un ailleurs meilleur... et ils ont chaviré. À cent mètres des côtes ou en pleine mer, abandonnés de tous, oubliés de tous... sauf d'un personnage sans nom qui tente de faire le relever de tous ces morts peuplant le fond des mers et de nous raconter leur histoire.

Qui peut lire ici ? » Les yeux plissés, l'air excédé, un homme erre au milieu d'un espace vide. Il cherche à déchiffrer les numéros inscrits sur d'invisibles casiers. 1.248, 2.917, 3.999, 3.455... On ne sait pas bien qui il est, ni ce qu'il fait là. Il laisse plus ou moins entendre qu'il doit faire

la liste des disparus, mettre les choses en ordre parce que « s'il y a ordre et clarté, tous sont rassurés. » Il évoque vaguement les états, les gouvernements qui le paient pour ce boulot impossible. D'autant plus impossible qu'il est seul sur une île tentant de comptabiliser les squelettes de celles et ceux qui ont fini en pâture pour les poissons.

DERRIERE CHAQUE NUMERO, UN REVE, UN DRAME

Il s'énerve, se défoule, lâche de temps à autre des commentaires bien racistes faisant froid dans le dos... mais raconte l'histoire de chacun des numéros qu'il a réussi à déchiffrer. Comme s'il avait vécu leurs périples, leurs rêves, leurs tourments, leur mort. Youssouf, la grande gueule qui pilotait sur la lagune le petit bateau de son patron et a prétendu pouvoir emmener les candidats à l'exil de l'autre côté de la mer. Seize passagers sur un bateau de deux mètres. Aucune chance face aux vagues déchaînées. Les occupants d'un bateau de pêche qui devait être secouru par un navire dont l'amiral de père en fils n'a pas été foutu de faire couper les hélices lorsque la frêle embarcation s'est retournée. Tous déchiquetés. Jasmine, la Nigérienne qui a tout subi avant même d'embarquer puis à son arrivée de l'autre côté de l'océan. Le passeur qui a sauté du bateau trois cents mètres après le départ, regagnant la rive à la nage et laissant ses passagers aller à une mort certaine...

AU SERVICE DU MINISTRE DES ENFERS

Dans un mélange de fureur et d'exaspération, Hugo Pereira de Castro interprète magistralement ce texte de Marco Martinelli mis en scène avec Martine De Michele. Il est ce personnage qui se prétend général et président de l'île et n'a de compte à rendre qu'au ministre des enfers, livre ces récits glaçants, bouleversants, dans une forme qui, mêlant réalisme et onirisme, parvient à nous captiver de bout en bout. Et à nous rappeler une fois encore que chaque jour, les océans engloutissent femmes, hommes et enfants qui rêvaient simplement d'un autre monde.

Jean-Marie Wynants

«JE SUIS UNE HISTOIRE»... COMME CHACUN DE NOUS



« Je suis une histoire » - Dominique Houcmant

Accompagné d'un musicien discret, Anthony Foladore nous entraîne dans un bar d'un petit village où tout est gris mais où chacun a son histoire, ses rêves, ses regrets. Bienvenue chez vous.

Tout le monde a déjà poussé la porte du Lautrec. Il s'appelle le Gambrinus, le Café du Peuple, Chez Jojo ou le Pub mais il aurait pu s'appeler le Lautrec. Il est situé dans un village où tous les autres cafés ont disparu, les uns après les autres. Où l'avenir lui-même a disparu avec les rêves évanouis et où il ne reste que du gris, dans le ciel, sur les murs, dans les âmes.

On y trouve la même serveuse qui a rêvé d'aventures lointaines et se retrouve à fricoter avec Marai, l'ancien souffre-douleur du village, devenu la petite frappe du coin... en attendant le grand départ. On y croise Jeannot, le philosophe de comptoir qui a bourlingué dans le monde entier. En tout cas, c'est ce qu'on raconte. Depuis, on le retrouve chaque jour sur le même tabouret. Parfois, il lance : « Allez, mets un verre pour la route ! » Mais il ne part jamais.

CEUX QUI SONT PARTIS

Il y a aussi Dany qui, lui, est parti. Aux États-Unis. Depuis, on l'appelle l'Américain et tout le monde est sous le charme quand il repasse au village. Et puis il y a ceux dont on se souvient : Lisette l'épicière chez qui tout le monde allait acheter des tonnes de friandises pour entretenir ses caries. Patrick, le champion de billes, qui le jour où son adversaire croyait bien pouvoir enfin le battre dans la cour de récré ne s'est pas montré. On ne l'a jamais revu. Une histoire de papier pas en règle. Patrick avait été renvoyé en Afrique. Assunta, elle, n'a plus bougé du village depuis le jour où elle est arrivée de son Italie natale. Mais tous les dimanches, elle s'installe dans un fauteuil et écoute la cassette sur laquelle elle a enregistré les cloches de l'église de son village natal...

DES HISTOIRES SIMPLES ET QUI SONNENT JUSTES

Avec deux sièges et un lampadaire, Anthony Foladore raconte simplement toutes ces histoires, si vraies, si justes qu'on a l'impression d'avoir tous passé d'innombrables soirées au Lautrec, d'avoir bu un verre avec Jeannot, d'avoir un peu dragué la serveuse, d'avoir parlé du Grand Canyon ou de New York avec Dany et d'avoir senti un petit pincement au cœur quand Lisette (la nôtre s'appelait Madame Lambion) a dû fermer son épicerie.

En toute sobriété, porté par les variations musicales de son complice Simon Fransquet et ce chant italien qu'il fredonne à plusieurs reprises, Anthony Foladore nous rappelle qu'il est une histoire, que nous sommes tous une histoire.

Jean-Marie Wynants

«COWBOY»: BECKET AU PAYS DU WESTERN



« Cowboy ». - Dominique Houcmant

Quatre cowboys d'opérette dans un désert jonché d'écorces de cacahuètes : avec « Cowboy », Delphine De Baere et ses complices nous entraînent dans un univers absurde où chacun tente de trouver un sens à sa présence en ce monde.

Une seule botte au pied droit, le visage en sueur, semblant rescapé d'une terrible poursuite au cœur de l'Ouest américain, l'homme se plante à l'avant du plateau, observe le public, ne dit rien, ricane un peu, prend des poses de macho à la Terence Hill puis finit par lâcher avec un accent américain d'opérette : « Il

vaaa se paaaasser qu'ééélqueu chauwse ». Derrière lui, on entend de petits bruits, cris d'oiseaux, d'animaux, vent...

« Je suis un cowboy avec une seule botte », précise notre héros qui ajoute aussitôt à propos de sa manière de parler ridicule : « Et cet accent n'existe pas... » Bientôt rejoint par deux autres égarés d'un western spaghetti, il commence à procéder aux funérailles de Job, le quatrième larron, qui ne tarde pas à se relever d'un bond pour engueuler copieusement ses camarades, infoutus de faire leur job correctement.

SEIGNEUR ! DELIVREZ NOUS DE LA PAROLE !

Apparemment, l'homme est le metteur en scène ou en tout cas l'auteur de cette histoire. Mais voici qu'un des autres, n'y tenant plus, lui balance qu'il écrit mal ! Tout simplement. Drame ! L'homme est très sensible et doit être consolé par ses comparses... Avant de prendre un bain dans une bassine, façon première étage du saloon... Au bout de quelques minutes, on accepte ou on rejette en bloc cet univers délirant où tout vient se mélanger, où ces paysans de l'Ouest parlent de métaphore, chantent (très bien) des gospels à vous fendre le cœur, évoquent le fameux... Mythe de la Taverne, bouffent des cacahuètes sans discontinuer, parlent de hip-hop et du Maréchal Pétain et lancent comme une prière ultime « Seigneur ! délivrez-nous de la parole ! ».

Déroutant, délirant, partant dans tous les sens, Cowboy laisse certains de glace tandis que les autres se marrent copieusement face à cette version rétro-contemporaine (entre western et théâtre dans le théâtre) d'un Beckett au pays de John Wayne qu'on aurait pu simplement baptiser En attendant Django !

Et yippie ya yeah !

Jean-Marie Wynants

À LIEGE, LE FESTIVAL FACTORY INVITE A LA DECOUVERTE



« Continent noir ». - Dominique Houcmant

Durant quatre jours, des spectacles fraîchement terminés ou en cours de gestation sont présentés à un public mêlant professionnels et spectateurs amateurs de découverte. Une expérience passionnante où les formes courtes et autres bribes de spectacles à venir donnent terriblement envie d'en savoir plus.

Quoi de plus passionnant qu'une véritable découverte ? Un moment où, pénétrant dans une salle, on ignore totalement ce qui nous y attend ? C'est ce que propose actuellement, en grande partie, le festival Factory mis sur pied chaque année par le Festival de Liège et La Chaufferie-Acte 1 au Manège Fonck à Liège.

Dédié aux compagnies et artistes émergents, Factory propose à la fois des spectacles terminés, prêts à s'envoler vers d'autres scènes où ils sont déjà programmés, d'autres qui sont également aboutis mais cherchent à présent la suite de leur

parcours et d'autres enfin qui sont en cours de création et livrent à un public avide de découvertes quelques bribes de ce qu'ils seront demain : étapes de travail ou « simple » présentation du projet.

LE PRINCIPE DE REUSSITE

Dans cette dernière catégorie, on peut découvrir les choses les plus diverses. Avez-vous intégré le principe de réussite mêle vidéo, marionnettes et jeu d'actrices avec les excellentes Audrey Dero, Sandrine Hooge et Catherine Mestoussis. Isabelle Darras y explore ce monde dans lequel chacun est sommé de trouver sa place et d'oublier ses rêves d'enfants pour se conformer aux supposés besoins de la société. En une vingtaine de minutes, la petite équipe livre quelques pistes réjouissantes dont une interview de gamine qui dérape subitement et un rendez-vous dans une sorte de pôle emploi qui sent le vécu nappé d'une solide dose d'humour noir. Prometteur. (Ce jeudi 5 à 20h15 et vendredi 6 à 20h).

ENTRE THEATRE ET CONCERT

Dans un tout autre style, Continent Noir, conçu, écrit et interprété par Sarah Espour se situe à la lisière du théâtre et du concert. La jeune interprète, accompagnée de deux musiciens, possède une voix qui porte remarquablement les titres chantés mais ceux-ci doivent encore trouver leur interaction naturelle avec les parties théâtrales où se dessine une relation au sexe ambiguë, qui intrigue et interroge. (Vendredi 6 à 20h30 et samedi 7 à 19h).

A LA POURSUITE D'UN PERE

Deux autres propositions sont encore clairement au stade de la réflexion. Tu seras un homme mon fils, d'Emmanuel De Candido, entend évoquer la relation entre le jeune comédien et un père qu'il a peu connu mais dont la vie fut tout sauf un long fleuve tranquille. Pas de spectacle encore mais une présentation de ce que celui-ci pourrait devenir. Et le moins qu'on puisse dire c'est que le narrateur, avec humour et sens du récit, sait captiver son public et donner terriblement envie de découvrir le produit fini. (Vendredi 6 à 17 h et samedi 7 à 15h30).

LE FOND ET LA FORME

Quant à Le Site, de Nicolas Mouzet Tagawa, c'est à la fois la proposition la plus obscure à ce jour... et la présentation la plus passionnante par un jeune homme véritablement habité par son sujet, expliquant remarquablement la genèse de celui-ci, son propre parcours plutôt inhabituel, sa manière de travailler et l'utilisation d'une maquette figurant le futur décor qui est littéralement un acteur à part entière du projet. Une présentation captivante alliant expérience vécue, érudition, clarté du propos et références pertinentes sur la question de la parole dont ces deux perles : « Pourquoi faut-il que la parole appartienne à quelqu'un même si ce quelqu'un la prend ? » (Fernand Deligny) et « La forme c'est le fond qui remonte à la surface » (Victor Hugo). Autant dire qu'on a déjà très, très envie de découvrir le résultat de cette recherche au long cours. (Ce jeudi 5 mars à 19h).

Une fois aboutis, la plupart de ses projets, tout comme les spectacles déjà créés (Carnage, Home, Cowboy, Je suis une histoire, Bruits d'eaux) sont attendus durant la saison 20-21 sur diverses scènes : Maison de la culture de Tournai, L'Ancre à Charleroi, Mars-Mons Arts de la Scène, Festival de Liège, Manège Fonck, Théâtre National, etc.



© Dominique Houcmant / GOLDO

"Home" de Magrit Coulon, la révélation de l'édition 2020 du festival Factory.

Au festival Factory, les vertus Etourdissantes de l'observation

Jusqu'à samedi, l'événement liégeois habite la Caserne Fonck : s'y plonger pour tâter de la vitalité des scènes d'aujourd'hui. Et découvrir «Home», pépite signée Magrit Coulon.



«Avez-vous intégré le principe de réussite» allie vidéo, marionnettes, objets et actrices bien vivantes. © Dominique Houcmant / GOLDO

De prémices en créations, en passant par des maquettes à divers degrés de maturation, le festival Factory – initiative conjointe du Festival de Liège et de la Chaufferie Acte 1 – mise sur la créativité des artistes et la curiosité du public. Pari gagnant, à voir fourmiller le Manège Fonck, en Outremeuse, où s'organisent des journées (une centaine de professionnels, tant diffuseurs et programmeurs que journalistes, s'y pressaient en avant-première mardi de 11h à 22h) que des soirées et davantage.

Avez-vous intégré le principe de réussite – sans point d'interrogation. À ce stade, la future création d'Isabelle Darras conserve une importante part de mystère, mais en révèle assez, en 25 minutes d'étape de travail, pour éveiller l'envie d'en découvrir davantage. Et c'est prévu: ce mélange annoncé de vidéo, de marionnettes, d'objets et d'actrices bien vivantes (Audrey Dero, Sandrine Hooge, Catherine Mestoussis) verra le jour en septembre prochain. La Maison de la culture de Tournai et Mars à Mons figurent parmi les coproducteurs, de même que le National et le Théâtre de Namur.

De questions d'enfant à réalité d'adulte de 45 ans en recherche d'emploi, de face à face administratif en séquence onirique, l'avant-goût proposé par After Party Cie témoigne d'un solide sens de l'observation au service d'une fantaisie teintée de réalité sociale.



Le trio de "Home", éblouissant voyage entre deux âges. © Dominique Houcmant / GOLDO

Du silence étiré aux voix enregistrées

L'observation encore, à un degré étourdissant de précision, a permis à la toute jeune metteuse en scène Magrit Coulon de mener vers le public ce qui fut d'abord un travail de fin d'études à l'Insas. Home (comme le foyer en anglais et le nom donné en Belgique aux résidences médicalisées pour personnes âgées) s'est nourri d'une recherche documentaire au sein d'une maison de retraite à Ixelles.

Un tapis blanc, un piano droit en retrait, une table, des chaises, une radio, une deserte, des plantes vertes. Une horloge et le bruit des secondes. Une femme est attablée, doigts tremblants, mâchoire crispée. Une autre s'appuie sur un déambulateur pour gagner le fauteuil au côté opposé de la pièce. Un homme semble contempler l'extérieur à travers les rideaux. Le temps et le silence emplissent tout. La lenteur, la mesure de chaque geste, l'effort qu'il coûte, la victoire qu'il représente lorsqu'il atteint son but: s'asseoir, réussir à ouvrir le carton de jus, en servir un gobelet.

Carole Adolff, Anaïs Aouat et Tom Geels se montrent presque autant sculpteurs qu'acteurs, dans des compositions saisissantes jusqu'aux raclements de gorge, aux bruits de bouche, aux rapides clignements de paupières, aux regards complices ou soudain absents, aux assoupissements furtifs. Cette pièce commune, lieu théorique du partage, condense les solitudes dans leur attente sans objet. Tableau saisissant jusque-là, dans son mutisme placide, Home bifurque – sans rien céder de sa minutie dans l'interprétation – pour englober des paroles de résidents. Aux voix enregistrées (une chanson d'abord, des presque monologues ensuite, un dialogue frisant le burlesque), les jeunes comédiens prêtent leurs traits, leurs attitudes, la palette complète des détails et inflexions sonores.

On est loin au-delà du playback: dans une compréhension intime, intense, de ces âges extrêmes, si loin de ceux de ces artistes en devenir. À l'écoute de l'ordinaire et de l'étrange, ils y plongent avec autant de respect que d'irrévérence fantasque, et sans l'ombre d'une moquerie. Un travail d'ombre et de lumière, d'humour et d'humilité, d'engagement et de nuance, qui fait entendre jusqu'aux disparités sociales de leurs interlocuteurs. Une vraie, une grande, une importante découverte.

LA DÉCOUVERTE : «HOME» DE MAGRIT COULON ****



Carole Adolff, Anaïs Aouat et Tom Geels dans «Home» de Magrit Coulon - © M.Briand_spectacle

pour reproduire leurs gestes avec une précision maniaque, saisissante, du corps, des jambes, des mains. Alors théâtre documentaire ? Non, ce matériau humain leur sert à faire un théâtre quasi métaphysique... et drôlissime sur le vide intérieur qui guette, la fuite terrible du temps, la rareté de la parole. Ces "jeunes" se présentent comme des "vieux" ravagés, aux gestes lents, aux corps recroquevillés, accrochés à leur support roulant, leur siège, ou à une table, comme autant de bouées de sauvetage. Leurs rares paroles au milieu d'une immense solitude font entendre des rapports de force rageurs, des éclats d'âme furtifs. Une tendresse lucide imprègne la mise en scène de ces trois vieux, barbouillés de confiture, parfois rassemblés autour d'un piano dissonant pour exister en attendant que le ciel leur tombe sur la tête...

"Bruits d'eaux" et "Je suis une histoire".***



Hugo Pereira de Castro sur un texte de Marco Martinelli (Rumore di aqua). Bruits d'eaux - © Dominique Houcmant

lien avec un point commun, une double évasion par l'alcool et le rêve, parfois un peu mythomane de quitter ce village. Même le curé n'échappe pas à la communion par l'alcool. Mais il y a aussi un enfant souffre-douleur plein de colère et un jeune Africain renvoyé sans ménagement au pays. Entre ombre et lumière, avec une scénographie minimaliste où un simple lampadaire sur roulettes convoque les atmosphères, il nous propose un récit classique, dynamique, chaleureux.

Parmi les works in progress, Avez-vous intégré le principe de réussite d'Isabelle Darras aborde le chômage des femmes de manière à la fois réaliste et humoristique dans une métaphorique salle des objets perdus, utilisant marionnettes, poupées et peluches pour lui donner une dimension onirique. Le comique féminin s'y donne libre cour avec Catherine Mestoussis en employée zélée brute de décoffrage. Prometteur.

Dans Continent noir, Sarah Espour propose une performance pop électrique entre théâtre et concert. Des thèmes graves comme l'inceste et la sexualité adolescente sont traités de manière un peu légère avec des ambiances à la Hamilton. La voix est belle, la vidéo charmeuse, la section rythmique excellente mais le lien entre forme et contenu devrait être affiné, dans un contexte de société orageux.

Enfin deux projets intéressants : Tu seras un homme mon fils où Emmanuel De Candido remonte la pente de sa filiation vers un père qui ne l'a pas reconnu. Le petit bâtard, comme une "balle perdue" a fini par retrouver et même admirer ce père qui a mené une vie passionnante entre Antarctique et Afrique. Le projet bien structuré prévoit une quête filiale en trois étapes.

Nicolas Mouzet Tagawa poursuit sa quête d'une scénographie active, plus forte que les comédiens, déjà illustrée dans "La chambarde". La maquette de "Le Site" est habitée de questions philosophiques et existentielles et convoque Rimbaud, Galilée, Brecht et David Hockney. Son degré d'abstraction visuelle et lyrique, son interrogation sur l'autisme devrait intéresser aussi des musées d'art contemporain sensibles à l'espace, à la danse et à un théâtre qui se passe d'intrigue et de personnages.

"Factory", c'est un peu comme un volet d'exposition théâtrale. Une année sur deux, on côtoie des œuvres, parfois majeures, venues du monde entier. Factory, "la fabrique" montre chaque année des œuvres de la FWB en projet, en progrès ou achevées. L'expo devient alors un marché fréquenté par les programmeurs, des acheteurs potentiels qui leur donneront vie aux quatre coins de la Belgique ou en Avignon au Théâtre des Doms.

Certains vous tapent dans l'œil au premier coup d'œil, d'autres sont comme des promesses de fruit, à suivre, work in progress, d'autres proposent une idée, comme une charpente déjà solide. En groupant en un jour, pour les programmeurs et la presse culturelle, 8 de ces 12 tableaux/spectacles (de 20 mn à 1H30, vus de 11h du matin à 22H) le maître d'œuvre Jean-Louis Colinet, ancien directeur du Théâtre National, nous a fait vivre une solide expérience, passionnante.

Comme ce Home, séduisant et raffiné, produit par de jeunes étudiants à peine sortis de l'INSAS. Ils ont développé leur projet de fin d'études qui va au-delà de la simple promesse. La metteuse en scène, Magrit Coulon et ses trois acteurs Carole Adolff, Anaïs Aouat et Tom Geels ont longuement observé des "vieux" dans un home d'Ixelles,

Bruits d'eaux, un solo intense d'Hugo Pereira de Castro sur un texte de Marco Martinelli (Rumore di aqua). L'acteur est comme immergé en Méditerranée, observant le flot de réfugiés se noyant en mer dans un tourbillon macabre. Le texte, morcelé, haletant, parfois halluciné nous inonde d'une cascade d'images (purement verbales) de violence, de parcours calamiteux qui échouent sous nos yeux avec des poissons de proie aux aguets. Ces passagers de la mort annoncée ont des noms qui nous invitent à partager leur triste destin : Youssef, Sakinah, Jasmine, Jean-Baptiste. Hugo Pereira sous le regard de Martine De Michele parvient à scander ce texte à hauteur de la catastrophe, sans emphase, avec l'intime conviction d'une voix nue, bien articulée, bien projetée. Et qui s'appuie sur un corps expressif, dynamique, aux gestes précis. Une très belle performance humaine, sur un texte d'un auteur italien encore trop peu connu chez nous.

Dans Je suis une histoire, Anthony Foladore, auteur/interprète, est accompagné à l'accordéon par Simon Fransquet. Il se place au centre non pas d'une histoire mais d'un carrousel d'histoires en forme de souvenirs. Il y fait revivre de savoureux personnages d'un village ita-



🕒 05 mars 2020

L'info culturelle de 7h30

Foire du livre : Grégory Laurent - Factory à Liège : "Home" de Magrit Coulon

<https://vimeo.com/396424528>



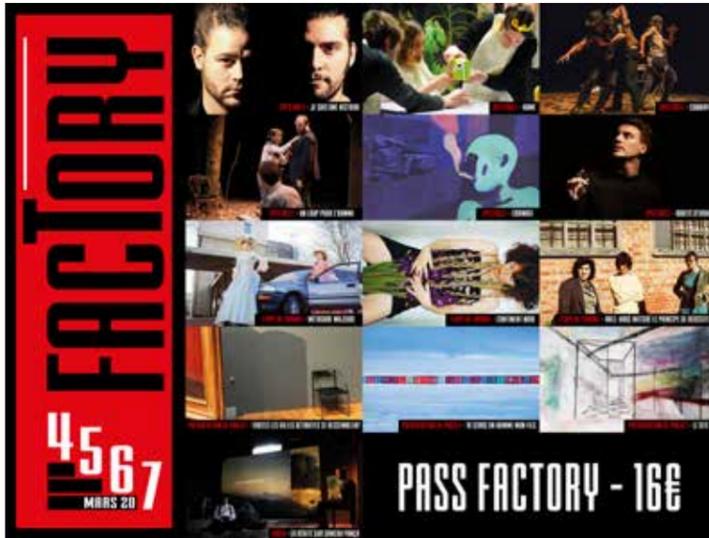
Soir Première - grand angle Le Factory Festival à Liège sur .mp4

<https://vimeo.com/396424825>



RTC TELE LIEGE - <https://vimeo.com/396424646>

LE FESTIVAL FACTORY OFFRE UNE VISIBILITE A DES ARTISTES EMERGENTS



Depuis 2015, le Festival de Liège et La Chaufferie-Acte1 proposent FACTORY, un moment entièrement dédié à des compagnies et des artistes émergents (voir notre interview de 2015). Ce festival offre une visibilité aux artistes en proposant une programmation inédite, destinée tant à un public curieux qu'à la presse et aux programmeurs belges et internationaux.

Fidèle aux principes de «fabrique» et de «laboratoire», FACTORY propose de découvrir différents projets à différents stades de développement. Certains sont aboutis, d'autres se montrent à un moment clé de leur construction nécessitant une première confrontation au public, d'autres encore présentent une première lecture ou récit d'une recherche artistique pour recueillir les impressions et nourrir les imaginaires nécessaires à la création.

On a pu découvrir en avant-première des spectacles aboutis (voir plus bas) mais aussi quatre étapes de travail ou présentation de projet : Continent noir (un spectacle prometteur de Sarah Espour mélangeant musique, chant et théâtre sur la quête d'une jeune fille de 20

ans qui rêve d'échapper à son destin, de se révolter, quitte à prendre la mauvaise voie), Avez-vous intégré le principe de la réussite (l'histoire d'une chômeuse de 45 ans qui se retrouve au bureau des Objets perdus où personne ne vient jamais. Un mélange de jeu d'actrices, de vidéo, de sons et de marionnettes), Tu seras un homme mon fils (la recherche d'un père, qu'il n'a pas ou peu connu, d'Emmanuel De Candido à travers trois continents) et enfin Le Site (Le Site est un lieu qui est mu et qui se meut. On en saura pas beaucoup plus sur ce concept mystérieux et intellectualisé de Nicolas Mouzer Tagawa).

JE SUIS UNE HISTOIRE

D'un côté, à l'écriture et l'interprétation, Anthony Foladore (aperçu dans Ennemi public saison 1 et 2) et de l'autre, à la composition et à l'interprétation musicale, Simon Fransquet (Magritte de la meilleure musique de film l'année passée). Leur objectif ? Racontez une histoire de village comme il y en a dans tous les villages ou presque. D'explorer les différents personnages qui composent cette communauté, de la joie des racines au malheur des rejetés. Le duo fonctionne à merveille et l'alchimie entre l'interprétation de Foladore et la musique de Fransquet emporte le spectateur littéralement au milieu du café Le Lautrec.

COWBOY

Delphine De Baere et sa troupe de comédiens (Bastien Montes, Boris Prager, Damien Trapletti, Marthe Wetzler) nous emmène dans un western théâtral et absurde. Au milieu de la chaleur et le sable, on rencontre Jo la Botte qui cherche son chien Doggy qui a mystérieusement disparu ; Job qui peste, excédé par des siècles de bêtise humaine ; Mickie qui, à bout d'humiliations, dit qu'elle va partir pour de bon cette fois-ci ; Georges qui raconte n'importe quoi à n'importe qui pour masquer sa peur du vide. La plongée dans un cet univers poisseux et l'humour absurde sont réussis et fonctionnent, même si on ne sait pas toujours où De Baere et ses comédiens veulent nous emmener.

BRUITS D'EAUX

Martine De Michele et Hugo Pereira de Castro s'attaquent au texte de Marco Martinelli. Un texte dur qui parle d'un personnage, sur une île, qui observe les embarcations de fortune qui sont venues et viennent encore s'y échouer en déversant leur quota de morts. Youssouf, Sakinah, Jasmine, Jean-Baptiste... Il redonne vie à ces femmes, hommes et enfants qui ont fui leur pays. Et surtout il compte, encore et encore, le nombre de vies brisées, de rêves fracassés contre le mur du destin... Le début déconcerte, on n'arrive pas à totalement rentrer dans l'histoire qui nous est racontée. Et petit à petit, à force de chansons puissantes et des histoires de Jasmine ou Jean-Baptiste on plonge totalement dans le récit que l'on nous présente.

HOME

Magrit Coulon et les comédiens Carole Adolff, Anaïs Aouat, Tom Geels s'intéressent à la vieillesse, à la vie dans les homes et l'étrangeté qui règne dans ces lieux. Pour cela, on va suivre trois vieillards au milieu de leur maison de retraite où il ne se passe rien, où on attend le médecin, une visite, un appel. Que faire quand les plantes vertes se transforment en forêt de sapin, que la tempête arrache les murs et qu'il n'y a personne pour servir le prochain repas ? La performance des comédiens est impressionnante. Il se fonde dans la peau d'une personne âgée, sans maquillages, sans déguisements, sans artifices. Seul l'attitude, la pose, un doigt qui tremble, des pas lents et hasardeux ainsi que les voix pré-enregistrées des résidents du home Malibran à Ixelles, serviront à symboliser les personnages. Un décor qui partira de plus en plus à vau-l'eau achève de faire de Home une belle réussite émouvante et originale.

CARNAGE

Si on a parfois l'impression d'assister à un retour dans les années 90 et qu'il faut un peu de temps pour comprendre le but du spectacle, on ne peut pas nier que personne ne reste indifférent à cette ambiance si particulière qu'ils arrivent à mettre sur scène. Du côté de l'interprétation, on peut être perplexe face aux chorégraphies animales et frénétiques mais on s'incline devant la puissance de certains comédiens et un texte souvent percutant.

UN LOUP POUR L'HOMME

Un Loup pour l'homme est une pièce qui comporte un message fort bien que pas toujours compréhensible pour un public non averti. Pourtant, les questionnements qu'elle entraîne sont agréables à vivre, loin d'être pesants. L'ambiance de la pièce, grâce à ses touches d'humour, nous rappelle que tout peut être risible et que ce que l'on est n'importe réellement qu'à nous-même.

Factory : laboratoire et tremplin des émergences scéniques

Mêlant à nouveau créations et œuvres en cours d'élaboration, le festival liégeois prend de l'ampleur.



Factory Où Liège, Manège Fonck – 0497.606.402 – www.festivaldeliege.be Quand Du 4 au 7 mars

Lancé en 2015 dans le cadre du Festival de Liège, comme une section dédiée aux jeunes compagnies de la Fédération Wallonie Bruxelles, le festival Factory a fait du chemin. Toujours lié à la biennale internationale, et porté par elle en connivence avec la Chaufferie Acte 1 (structure de recherche et développement en arts de la scène), l'événement, annuel, conserve ses objectifs: "d'une part que ces jeunes artistes rencontrent des partenaires potentiels, des programmeurs, voire d'éventuels coproducteurs; d'autre part leur donner l'occasion de présenter leur travail, fini ou en cours, à un public", développe Jean-Louis Colinet, directeur du Festival de Liège.

Un public désireux d'aventure

Avec sa programmation composée de spectacles déjà créés (*Carnage* d'Hélène Beutin et Clément Goethals, *Un loup pour l'homme* de Violette Pallaro), de créations, d'étapes de travail et de présentations de projets en cours, Factory draine non seulement des programmeurs et professionnels (plus de 90 sont annoncés pour cette édition, venant "des centres culturels locaux jusqu'aux grosses structures françaises") mais aussi de nombreux spectateurs. "Cela me ravit et m'étonne, s'enthousiasme Jean-Louis Colinet. Je trouve très émouvant et très beau l'intérêt d'un large public pour l'envers du décor, la création en train de se faire. Cela témoigne d'une vraie curiosité, d'une gourmandise." Et montre que le public n'attend pas forcément – loin de là – des formes convenues. Désireux d'aventure, en prise sur le futur, il se déplace et goûte avec appétit ces nouveautés, parfois encore à l'état de germe.

C'est que, d'abord, Factory a pour "ligne éditoriale" de rassembler des propositions où bouillonnent "les grandes questions qui traversent notre époque" – à l'instar du Festival de Liège qui porte en étendard sa volonté d'interroger le présent. "Il s'agit ici, majoritairement, de ce qu'on pourrait appeler un théâtre de conviction, bien davantage que de montrer du bien-faire", souligne Jean-Louis Colinet.

Quant à la "ligne esthétique", elle se situerait dans le champ des écritures de plateau, avec "le plus souvent des acteurs qui sont à la fois concepteurs et interprètes". Cependant Factory reflète, pour son directeur, "une grande diversité de formes, où se détache aussi de plus en plus la performance". Si une connivence naturelle lie Factory à l'Esact du Conservatoire de Liège ("la pédagogie à l'École d'acteurs inclut les notions d'interprète-créateur, ainsi que de propos, d'engagement"), ce lien n'est en rien structurel: les jeunes artistes présents au festival viennent tout autant de là que d'autres écoles, dont l'IAD ou l'Insas.

L'importance du suivi

L'expérience acquise au cours des cinq éditions précédentes met en évidence l'importance du suivi, composante essentielle de Factory. Suivi du festival lui-même, qui d'une édition à l'autre accompagne le mûrissement des spectacles. Ainsi voient le jour en 2020 quatre projets dont le festival présentait en 2019 des étapes: *Home* de Magrit Coulon, créé à partir d'une recherche documen-



"Cowboy", western contemporain de Delphine De Baere, l'une des quatre créations du festival Factory.

"Les jeunes artistes se posent plein de questions. Et avec un festival comme Factory, on a vraiment le sentiment d'apporter des réponses à des demandes très concrètes. De servir à quelque chose."

Jean-Louis Colinet
Directeur du Festival de Liège
et programmeur du festival Factory

taire dans une maison de retraite médicalisée; *Je suis une histoire*, d'Anthony Foladore et Simon Fransquet, plongée dans les vies et récits d'un village; *Cowboy*, western théâtral de Delphine De Baere; *Bruits d'eau* d'après Marco Martinelli, par Martine De Michele, tragédie d'aujourd'hui.

Suivi aussi des professionnels présents, potentiels partenaires – programmeurs, voire coproducteurs – d'œuvres aujourd'hui en construction: *Continent noir* de Sarah Espour, performance pop électrique, entre théâtre et concert; *Avez-vous intégré le principe de réussite* d'Isabelle Darras, récit mêlant "marionnettes, objets, vidéo et actrices bien vivantes"; *Métagore majeure* où Pauline Desmarests et Olivia Smets décident de confronter le gangsta rap et la musique baroque.

Des jeunes pousses aux francs succès

S'ajoutent à cela trois présentations de projets – "qui peuvent être aussi bien très simples, à table par exemple, que déjà formalisées". Ainsi découvrira-t-on les prémices de *Toutes les villes détruites se ressemblent* de Bogdan Kikena et Magrit Coulon, *Tu seras un homme mon fils* d'Emmanuel De Candido, et *Le Site* de Nicolas Mouzet Tagawa, ainsi qu'une vidéo: *La vérité sur Sancho Pança*, conçue par Noémie Crosse à partir de fragments de textes de Kafka.

Ce fameux suivi porte ses fruits, insiste Jean-Louis Colinet: depuis 2015, une vingtaine de projets présentés à Factory sont devenus des spectacles à part entière, avec parfois d'importants soutiens et de francs succès, de *J'abandonne une partie de moi que j'adapte* à *Des caravelles et des batailles*, en passant par *On est sauvage comme on peut*.

Le fait que Factory éveille l'intérêt d'un public large mais aussi singulièrement jeune, jusqu'aux écoles secondaires, réjouit son programmeur. "Il se passe toujours quelque chose de fort quand il y a dans la salle et sur le plateau des jeunes: un partage de langage, une puissance générationnelle."

Tous les chemins mènent au Home

le spectacle
DE LA
SEMAINE



Magrit Coulon : « On s'est demandé comment, avec des corps jeunes, évoquer des corps âgés. » © M. BRIAND

Pendant quatre jours à Liège, le festival Factory permet de découvrir les projets d'artistes émergents. Parmi ceux-ci, « Home » de Magrit Coulon pose un regard presque ethnographique sur la vieillesse.

N'allez pas vous méprendre ! Factory emprunte peut-être son nom au célèbre atelier new-yorkais d'Andy Warhol, il n'en reprend certainement pas l'esprit « superstar ». Là où l'homme à la peruque blanche faisait rentrer dans son loft branché des anonymes pour en faire des icônes plus ou moins éphémères d'une pop-culture avide de produire du mythe à la chaîne, la Factory liégeoise se penche au contraire sur des imaginaires faits main et profondément humains, des univers en devenir, bref des artistes émergents qui aspirent peut-être à la gloire mais travaillent avant tout à construire des récits proches de nous.

Dans un esprit de « laboratoire », Factory propose quatre jours à la découverte de projets à différents stades de leur développement. Certains ont déjà éclos en spectacle, comme *Cowboy* de Delphine De Baere, wes-

tern théâtral sur le vertige de l'Homme face à sa propre finitude, ou encore *Bruits d'eau* de Marco Martinelli, sur les drames de la migration. D'autres ne sont encore que des étapes de travail, à un moment clé qui nécessite une première confrontation au public. D'autres encore vous proposent une première lecture ou le récit d'une recherche pour recueillir vos impressions. Parmi les formes abouties, prêtes pour le baptême du feu, on trouve *Home* de Magrit Coulon, qui connaîtra sa première à Factory. D'abord conçu sous la forme d'un projet de fin d'études à l'Insas, *Home* a été repéré par Philippe Tazsman de la Chaufferie-Acte 1, qui l'a ensuite proposé à Jean-Louis Colinet, directeur du Festival de Liège, vaisseau-mère de Factory. Aujourd'hui coproduit aussi par le Théâtre national et la Maison de la culture de Tournai, *Home* est issu d'une recherche documentaire menée au sein d'une maison de retraite médicalisée.

L'INQUIÉTANTE ÉTRANGETÉ DES LIEUX

« J'ai d'abord passé plusieurs mois d'observation dans le Home Malibrans à Ixelles, se souvient Magrit Coulon. J'avais envie de me pencher sur cette vieillesse, justement parce qu'elle est absente de mon quotidien. Le lieu m'interpella aussi, le rapport au temps y est tellement différent. Théâtralement, ça m'interrogeait sur la lenteur, la rythmique scénique. » Tout en participant aux activités du home et en échangeant régulièrement avec certains résidents, la met-

teuse en scène se met à enregistrer certaines conversations. « Puis on a commencé à travailler avec les comédiens. On s'est demandé comment, avec des corps jeunes, évoquer des corps âgés sans tomber dans le grimace, les cheveux blancs ou les costumes. Nous voulions évoquer une vieillesse physique et non visuelle. On est parti du corps des comédiens pour aller vers la vieillesse, la lenteur, une foule de détails observés comme un doigt qui tremble, une hanche coincée ou un pied qui traîne. »

Sur la scène ? Une table, deux chaises, une horloge, un fauteuil, une radio. Dans cette salle commune, trois résidents attendent. Dans cet espace pour être ensemble, ils sont seuls. Qu'attendent-ils ? Le médecin, un appel, une visite ? Dans ce monde en vase clos, où le temps ne semble avoir de prise que sur les corps, le trio restitue l'inquiétante étrangeté des lieux. « Les scènes sont muettes mais, de temps en temps, les comédiens jouent en play-back sur les échanges que nous avons enregistrés. Ils se rapprochent physiquement de cette voix, par toutes sortes d'indices. Une respiration par exemple qui laisse imaginer une poitrine bloquée. L'idée, c'est de raconter des corps qui racontent autre chose. Quand on prend trois minutes pour aller jusqu'à son fauteuil, ça induit forcément un autre rapport au monde... »

CATHERINE MAKEREEL

► « Home » du 4 au 7/3, salle B9, Manège Fonck, Liège. Dans le cadre de Factory. www.festivaldeliege.be

«Factory», incubateur du Festival de Liège

Quatre jours pour fêter le théâtre émergent et découvrir les créations de demain.

ALIÉNOR DEBROCQ

Six spectacles, trois étapes de travail et trois présentations de projets: la 6^e édition de Factory se déploie sur 4 jours pour faire découvrir les projets de compagnies et artistes émergents qui tourneront en Belgique et ailleurs dès la saison prochaine. Organisé en collaboration avec La Chaufferie - Acte 1, incubateur liégeois d'entreprises artistiques, ce «festival dans le festival» a vu le jour en 2015, offrant une visibilité aux artistes en proposant une programmation inédite, destinée tant à un public curieux qu'à la presse et aux programmeurs. Fidèle aux principes de «fabrique» et de «laboratoire», Factory propose de dévoiler des projets en cours de création, à différents stades de leur développement: certains sont aboutis, d'autres se trouvent à un moment clé de leur construction, nécessitant une première confrontation publique, d'autres encore présentent une première lecture ou le récit d'une recherche en cours pour recueillir les impressions et nourrir les imaginaires.

Hormis «Un loup pour l'homme» (Violette Pallaro) et «Carnage» (Hélène Beutin et Clément Goethals), créés plus tôt dans la saison (au National et au Varia), tous les autres spectacles programmés sont inédits. Parmi les créations labellisées «Festival de Liège», on découvre ainsi la très belle recherche documentaire menée par Magrit Coulon au sein d'une maison de retraite médicalisée à Ixelles avec «Home», forme longue dans laquelle trois résidents affrontent les joies et les tragédies de leur quotidien, donnant à voir l'inquiétante étrangeté des lieux et de ce temps de l'extrême vieillesse à la fois figé et fulgurant. Présentes au Festival Les unes fois d'un soir à Huy l'été dernier, Pauline Desmarets et Olivia Smets développent ici une version scénique de «Métagore Majeure», folle virée en bagnole inspirée des paroles misogynes du rappeur français Booba, pour qui «les femmes sont des chiennes, des putes, des grosses biatchs, des tass-pé, seulement bonnes à se faire baiser ou à faire à manger». Mais dans un parking glauque ou sur un ring de boxe improvisé, les deux porteuses du projet préparent leur revanche et décident de reprendre le pouvoir, tiraillées

Factory propose de dévoiler des projets en cours de création, à différents stades de leur développement.

entre amour et haine pour le rappeur.

Emmanuel de Candido dévoile quant à lui la première mouture de «Tu seras un homme mon fils», réflexion intime sur la figure de son père, décédé depuis quinze ans et avec qui il n'a jamais vécu. S'interrogeant sur ce que signifie devenir un homme, de Candido s'en est allé sur les traces de ce père absent à travers le Congo, l'Antarctique et la Libye. Mêlant la fable à l'enquête de terrain, cette recherche longue de plusieurs années traverse ainsi trois continents et interroge les notions de filiation et d'héritage à travers près d'un siècle d'histoire.

Avec «Avez-vous intégré le principe de réussite?», Isabelle Darras interroge la réalité du chômage à travers la figure de Claire, Christelle et Teresa – trois femmes aux parcours insolites, qui tentent de résister dans ce lieu en perdition où personne ne vient jamais rechercher quoi que ce soit – le Bureau des objets trouvés. Un récit aux allures fantaisistes, ancré dans une réalité sociale qui mélange marionnettes, théâtre d'objets et vidéo. Pour n'en rien manquer, un pass à 16 euros permet de faire le tour des propositions et des lieux qui les accueillent... Un concentré de théâtre comme à Avignon, la canicule en moins...

